



Moussons

Recherche en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est

19 | 2012

Rituels, territoires et pouvoirs dans les marges sino-indiennes

The Return of the Galon King. History, Law, and Rebellion in Colonial Burma, Mairii Aung-Thwin

Athens & Singapour : Ohio University Press & NUS Press, 2011, 247 p.

Guillaume Rozenberg



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/moussons/1313>

ISSN : 2262-8363

Éditeur

Presses Universitaires de Provence

Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2012

Pagination : 167-170

ISBN : 978-2-85399-823-9

ISSN : 1620-3224

Référence électronique

Guillaume Rozenberg, « *The Return of the Galon King. History, Law, and Rebellion in Colonial Burma*, Mairii Aung-Thwin », *Moussons* [En ligne], 19 | 2012, mis en ligne le 18 septembre 2012, consulté le 25 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/moussons/1313>



Les contenus de la revue *Moussons* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

- PELRAS, Christian, 1996, *The Bugis*, Oxford : Blackwell Publishers.
- SCOTT, James C., 2009, *The Art of Not Being Governed. An Anarchist History of Upland Southeast Asia*, New Haven: Yale University Press.
- VIENNE, Marie-Sybille (de), 2004, « For a tentative modelization of the economic weight of overseas Chinese at the beginning of the third millennium », 5th international conference of the international society for the study of Chinese Overseas, 10-14 May.
- WU Xiao An, 1999, « Chinese Family Networks in the Making of a Malay State: Kedah and the Region, 1882-1941 », thèse de doctorat, université d'Amsterdam.
- 2003, *Chinese Business in the Making of the Malay State, 1882-1941 Kedah and Penang*, Londres: Routledge Curzon.

* Chargé de recherche CNRS, IrAsia, Aix-Marseille Université.

The Return of the Galon King. History, Law, and Rebellion in Colonial Burma, Maitrii Aung-Thwin, Athens & Singapour : Ohio University Press & NUS Press, 2011, 247 p.

Par Guillaume Rozenberg *

Voici un ouvrage tout à la fois excitant, dérangeant (perturbant même), et terriblement frustrant. Que nous dit en substance l'auteur ? Un des épisodes parmi les plus intensément ancrés dans l'imaginaire académique relatif à l'histoire contemporaine birmane, la révolte anti-coloniale dite de « Saya San » (1930-1932), n'aurait jamais existé, du moins dans la configuration qui lui a été prêtée depuis son avènement. La représentation commune du déroulement de cet épisode aurait été en grande partie forgée par les autorités coloniales britanniques, à partir des instruments de savoir et de pouvoir qui étaient les leurs : l'ethnologie, la loi, le tribunal, le rapport officiel. Or cette représentation coloniale aurait ensuite servi de point de départ et d'appui aux nombreuses analyses de l'épisode par les spécialistes de la Birmanie et de l'Asie du Sud-Est qui, quoiqu'en désaccord

sur le sens à attribuer à l'événement, n'en auraient pas moins pareillement accordé une confiance presque aveugle au récit originel des faits. Les travaux académiques, en tout cas ceux concernant l'épisode en question, seraient d'ailleurs porteurs d'une certaine continuité avec l'approche coloniale en ce qu'ils manifesteraient une tendance à traiter cet épisode au moyen d'une caractérisation exclusive et simplificatrice plutôt que comme composite et hétérogène.

Le 22 décembre 1930, dans le district de Tharrawaddy situé au nord de la capitale, Yangon, une patrouille de police était attaquée par deux cents hommes en armes. L'incident marqua le début d'une rébellion qui allait se propager à l'ensemble du district, puis à d'autres régions du pays. Derrière ce soulèvement qui avait pour toile de fond la crise de la paysannerie birmane, prise en tenailles entre la chute des cours du riz et le poids des taxes gouvernementales, se profila bientôt un personnage de 51 ans, Saya (maître) San, ancien membre du General Council of Burmese Associations, organe bataillant, par des moyens pacifiques, pour l'indépendance. Déçu par le rejet de sa proposition de résistance à la levée de l'impôt et de formation d'associations villageoises de défense contre les abus du pouvoir colonial, l'homme avait constitué un nouveau groupe prenant pour emblème le *galon* (garuda), oiseau mythique en lutte permanente avec le *naga* (serpent/dragon), incarnation des Britanniques. À l'automne 1930, il organisa son couronnement, édifia un palais sur une colline du district de Tharrawaddy, et, mobilisant les paysans en leur promettant l'invulnérabilité grâce au tatouage d'un *galon* triomphateur d'un *naga*, entreprit de chasser les Britanniques pour restaurer la monarchie birmane. Ses lieutenants lancèrent à sa suite des mouvements d'insurrection en plusieurs autres endroits du pays. Capturé en août 1931, Saya San fut jugé, puis exécuté en novembre, mais la révolte battit encore son plein jusque fin 1932,

date à laquelle 1 300 rebelles avaient été tués, de nombreux autres déportés, tandis que 9 000 s'étaient rendus.

Telle est la version officielle des faits, celle qui figure dans un rapport britannique de 1934 intitulé *The Origins and Causes of the Burma Rebellion (1930-1932)* et qui demeure comme récit de référence depuis cette époque. Or, le réexamen des éléments supposés étayer ladite version de l'histoire, réexamen jamais engagé par les spécialistes qui tous prirent cette version plus ou moins pour argent comptant, montre qu'elle résulte non d'une enquête objective et impartiale mais d'un dispositif institutionnel complexe de construction narrative qui a permis non seulement la mise en place mais aussi l'autorisation et la pérennité d'un récit conventionnel sur la rébellion. C'est, dans un premier temps, aux conditions de possibilité et de production de ce récit fallacieux ayant acquis force de réalité que s'attache Maitrii Aung-Thwin.

Surpris par la soudaineté et l'ampleur de la rébellion, les administrateurs de Yangon se trouvèrent face à une double difficulté : pratique, en ce qu'il leur fallait disposer des moyens nécessaires (pouvoirs spéciaux) pour réprimer ce qui apparaissait comme un intolérable défi à leur autorité ; rhétorique, en ce qu'il leur fallait, pour obtenir de Londres et de New Delhi ces moyens, mais aussi pour se dédouaner de toute responsabilité vis-à-vis de l'événement, le dramatiser et le disqualifier en en proposant une interprétation politique (excluant les facteurs économiques). Deux ressources essentielles contribuèrent à établir le cadre d'intelligibilité adéquat : la *Burma Gazetteer* consacrée au district de Tharrawaddy, publiée en 1920, écrit de compilation du savoir colonial ethnographique sur le district qui soulignait notamment, en termes essentialistes, le caractère politiquement remuant de ses habitants, « race turbulente et sans loi » ; un manuel de contre-insurrection rédigé en 1914 par un officier colonial, Bertram Carey, qui avait participé aux

opérations de pacification dans les années 1890 (après l'abolition de la monarchie et la colonisation complète du pays) et formulait un modèle paradigmatique de la révolte birmane, celui du *minlaung* (« futur roi »), aspirant au trône capable d'entraîner la population dans son combat en prétendant restaurer la monarchie. Ces deux documents constituèrent la base de ce que Maitrii Aung-Thwin appelle l'« ethnologie de la rébellion », à savoir une représentation des insurrections birmanes comme devant reproduire systématiquement un schème identique et intemporel, manifestation à la fois de la nature excitable des paysans birmans, de leur nostalgie pour la monarchie, et de leur superstition. C'est ce modèle que, après quelques hésitations et manoeuvres stratégiques (par l'invocation, invraisemblable, d'une implication de terroristes bengalis), le gouvernement colonial de Yangon plaqua sur le soulèvement, Saya San devenant l'incarnation exemplaire du *minlaung*. L'interprétation s'étendit au fur et à mesure que la rébellion s'étendait, si bien que l'ensemble des insurrections de 1930-1932 furent ramenées à ce cadre d'intelligibilité, au mépris de leur diversité et de la multiplicité des points de vue des paysans birmans sur les événements. Ainsi s'affirma une caractérisation de la rébellion comme unifiée (*versus* diversifiée), traditionnelle (*versus* moderne), politique (*versus* économique), et rurale (*versus* urbaine). Une telle interprétation présentait l'avantage de donner à la rébellion une allure rétrograde, d'archaïser donc les modes d'expression politique de la paysannerie birmane, désignée comme inapte à toute participation aux formes politiques modernes, alors même que l'action en milieu rural du General Council of Burmese Associations, dont Saya San avait été un acteur important, revêtait en réalité des contours inédits (cette action n'était d'ailleurs pas ignorée mais elle était subordonnée, dans cette interprétation, à la volonté de ressusciter la royauté). Ce faisant, c'étaient les

aspirations de la grande masse des Birmans à plus de libertés politiques qui étaient contestées, en même temps qu'une fracture largement imaginaire était déployée entre ruraux et urbains.

Il restait à fixer cette image, à la graver dans le marbre pour ainsi dire, en constituant une « archive de la rébellion » qui lui soit en tout point conforme. L'auteur débrouille avec pénétration l'écheveau à la fois législatif, judiciaire, et documentaire qui, entre 1930 et 1934, va donner lieu à ce processus de scellage d'une mémoire déterminée de la rébellion. Une ordonnance de mars 1931 autorisa l'établissement de tribunaux spéciaux pour juger rapidement les centaines d'individus suspects de participation au mouvement. La procédure exceptionnelle non seulement limitait considérablement les possibilités de la défense, mais aussi excluait *de facto* des comptes rendus d'audiences les interventions ou plaidoiries des avocats, le juge n'étant dans l'obligation de retenir de celles-ci, dans le cadre de sa synthèse écrite, que ce qui lui semblait pertinent. Maitrii Aung-Thwin, prenant l'exemple du procès de *saya San*, montre comment la complicité spontanée entre juges et accusation, leur conception convergente de la rébellion en termes stéréotypés et monolithiques, permirent un coup de force judiciaire, de sorte que quelques témoignages ou éléments à charge à la faible crédibilité, voire incohérents, assirent l'idée du soi-disant couronnement de *saya San*, de l'existence de son palais et du recours universel des insurgés au tatouage comme signe d'identité et moyen d'invulnérabilité. Cette version judiciaire caricaturale, elle-même nourrie de l'ethnologie coloniale de la rébellion, inspira le rapport final de 1934, lequel se fonda exclusivement sur les comptes rendus partiels et partiels des procès. Or ce rapport a représenté la source principale pour l'étude de la rébellion.

C'est cette étude de la rébellion que l'auteur entreprend, dans un deuxième temps,

de déconstruire en passant au crible de la critique historiographique les divers traitements scientifiques de l'épisode, des années 1940 aux années 1990, des historiens coloniaux (G.E. Harvey, D.G.E. Hall) aux glossateurs du millénarisme bouddhique ou anticolonial (E. Sarkisyanz, M. Adas, R.C. Iletto). Toutes disciplines confondues (histoire, anthropologie, science politique), se dégagent trois ressorts à ce savoir académique. D'abord, aucun des commentateurs de l'épisode, aussi sophistiquée soit son analyse, n'a jamais remis en cause le récit officiel des faits. Ensuite, toutes les analyses se rejoignent en ce qu'elles tendent à proposer une grille de lecture de l'épisode en termes d'oppositions binaires: la révolte fut de nature « irrationnelle » ou au contraire « rationnelle »; « superstitieuse » ou « bouddhique »; « traditionnelle » ou « moderne »; « politique » ou « économique »; « nationaliste » ou « royale ». Enfin, les orientations variables des analyses ont été en partie déterminées à la fois par les préoccupations intellectuelles de leurs auteurs (mouvement de l'« histoire autonome », essai de conceptualisation d'une culture sud-est asiatique, etc.) et par les effets de ricochet, de distinction, et d'intertextualité entre auteurs. La rébellion, au final, n'a jamais reçu une attention à la hauteur de sa complexité et de sa diversité, une attention qui aurait fait justice à tous ses ingrédients. Le point de vue en surplomb de Maitrii Aung-Thwin, qui se montre soucieux de souligner l'apport de chaque approche, ne vise pas à déconsidérer le savoir académique, mais, dans une veine critique aujourd'hui bien établie, à suggérer tout ce que ce savoir postcolonial doit à un savoir colonial dont il a pourtant tout fait pour se détacher. Les Birmans eux-mêmes, comme il est observé dans l'ultime chapitre, sont également prisonniers de la perspective sur la rébellion imposée par le dispositif colonial.

Démonstration solide et salutaire, soutenue par une écriture efficace et une

construction nerveuse, l'ouvrage ne revisite donc pas la « rébellion de Saya San » (désignation symptomatiquement inventée en 1958 par l'historien J.F. Cady), mais la manière dont elle a été décrite, mise en récit, ce qu'on lui a fait dire à partir de cette description, pourquoi et comment – ce qu'est ce soulèvement, non en lui-même, mais pour tous ceux qui ont entrepris de le constituer en événement significatif. On regrettera que le parti pris de l'auteur le conduise à offrir une représentation trop uniformément dénigrante du « savoir colonial » (en l'occurrence donné pour homogène et unidirectionnel) qui néglige la pertinence relative de ce savoir, en dépit de tous les *a priori* et les jugements de valeur dont il est empreint. Des formes d'intimité, certes mal aisées, parfois refoulées par les acteurs eux-mêmes, ont existé entre certains administrateurs coloniaux et la société colonisée, et plusieurs des assertions issues de ce savoir, si dépouillées de leurs oripeaux dépréciatifs ou essentialistes, démontrent une certaine « perceptivité » vis-à-vis de la société et de la culture birmane. D'autre part, Mairii Aung-Thwin ne dit pas si sa démonstration serait susceptible de s'appliquer à d'autres cas dans les études birmanes. Mais c'est surtout l'événement lui-même qui, en gardant une bonne partie de son mystère, continue de soulever l'imagination du lecteur à l'issue de cet ouvrage décapant.

* Chargé de recherche CNRS, LISST – Centre d'Anthropologie Sociale.

La Thaïlande de A à Z,

Jacques Bekaert, Bruxelles: André Versaille éditeur, coll. « Les Abécédaires du voyageur », 2010, 219 p., chronologie, bibliographie, liste des entrées et des corrélats

Par Jean Baffie *

Cet ouvrage, destiné à apporter des éclairages sur l'histoire, la politique, la culture

de la Thaïlande, réunit de très nombreuses données.

L'auteur, Jacques Bekaert, est un journaliste belge auteur de cinq livres sur le Cambodge et un sur le Viêt Nam. Je lis toujours avec intérêt les articles qu'il publie sur la situation cambodgienne dans le quotidien *Bangkok Post*. Comme il réside en Thaïlande depuis des années, il est compréhensible qu'un éditeur lui demande un ouvrage sur la Thaïlande. L'exercice réclamé était moins aisé qu'il ne semblait et le résultat est donc mitigé. En cent entrées, Bekaert couvre de nombreux domaines et paraît avoir été assez libre pour la longueur des articles. Quelques entrées sont particulièrement intéressantes et l'on sent l'intérêt du journaliste pour ces domaines. C'est ainsi le cas des développements sur l'armée (p. 14-20) et sur la police (p. 140-144). Des entrées inattendues sont également les bienvenues, comme sur l'affaire (toujours non élucidée) des bijoux de la couronne d'Arabie Saoudite (p. 12-14), les domestiques (p. 59-62), les faux passeports (p. 72-73), le peintre Fua Haripitak (p. 80-81), l'écrivain Saneh Sangsuk (p. 151-152), l'orchestre Sutaraporn (p. 168), ou le tourisme médical (étrangement placé après l'entrée tourisme thaï), p. 186-188. Un des autres bons points de la maquette de cette collection est la présence de vignettes à l'intérieur des articles. De tailles très diverses (quelques lignes à plusieurs pages) celles-ci développent un point plus précis (les tribus montagnardes, l'isthme de Kra) ou donne une impression plus personnelle. J'aime tout particulièrement les allusions aux réactions de Nee, la « fidèle cuisinière » de Bekaert. Ainsi, dans l'article sur le *wai*, le salut thaï, Nee est passablement étonnée que le président de la Chambre de députés de Belgique – oncle d'Amélie Nothomb – qu'elle avait vu serrer la main du roi à la télévision prenne l'initiative de lui faire un *wai* d'une grande humilité (p. 198). Si Bekaert avait écrit le récit de ses années de séjour d'expatrié en Thaïlande, cela